Dans ce dialogue de Lucien de Samosate (IIe siècle après JC), trois badauds athéniens se disent tour à tour ce qu'ils feraient si les dieux leur accordaient la richesse. C'est au tour de Samippe.

SAMIPPE. Pour moi, qui habite le continent, Arcadien de Mantinée, comme vous savez, je ne demanderai pas un vaisseau, dont je ne pourrais faire montre aux yeux de mes concitoyens. Je ne fatiguerai pas les dieux de ces minuties, en souhaitant un trésor et quelques mesures d'or monnayé. Mais puisque rien n'est impossible aux dieux, même ce qui nous paraît le plus difficile, que la règle posée par Timolaüs est de ne pas hésiter à demander sans craindre un refus, **je demande à être roi**, non comme Alexandre, fils de Philippe, Ptolémée, Mithridate ou tel autre qui n'a régné qu'en succédant à son père, mais je veux commencer par être un brigand. Je n'ai d'abord qu'une trentaine d'amis et de compagnons, gens de coeur et de dévouement : insensiblement trois cents hommes se joignent à nous, l'un après l'autre ; puis mille, puis après dix mille ; enfin j'ai bientôt sous mes ordres cinquante mille hommes d'infanterie et cinq mille chevaux. Tous, à l'unanimité, me proclament leur chef, comme le plus digne de commander et de faire face aux affaires. Ma condition est en cela bien supérieure à celle du reste des souverains. C'est à mon courage seul que je dois le commandement de mon armée, et non à l'héritage d'un autre qui a travaillé pour fonder mon empire : un bonheur de cette espèce ressemblerait trop au trésor d'Adimante, et il est loin de valoir le plaisir qu'on éprouve à se voir l'artisan de sa propre puissance.

LYCINUS. Grands dieux, Samippe, ce n'est pas là une petite affaire ! Tu as demandé le bien par excellence, le commandement d'une pareille armée, après avoir été déclaré le plus brave des hommes par cinquante mille soldats. Nous ne savions pas que Mantinée nous eût nourri un si vaillant capitaine, un prince si digne d'admiration. Règne donc : conduis tes soldats, range en bataille ta cavalerie et tes troupes armées de boucliers. Je suis curieux de savoir où vous irez en si grand nombre, au sortir de l'Arcadie, et sur quels malheureux vous allez d'abord tomber ?

SAMIPPE. Écoute, Lycinus, ou plutôt, si tu veux bien, accompagne-nous. Je te mets à la tête de mes cinq mille cavaliers.

LYCINUS. Je vous sais gré de cet honneur, grand roi ; prosterné à la manière des Perses, je vous adore, les deux mains au dos, je m'incline devant votre tiare droite et votre diadème. Mais nommez, je vous prie, quelqu'un de vos robustes compagnons, pour commander votre cavalerie. Je suis un détestable écuyer ; jamais, au grand jamais, je n'ai monté un cheval. Je crains donc, au premier appel de la trompette, de tomber et d'être écrasé dans la foule par un si grand nombre de sabots ; ou bien, si mon cheval est fougueux, il peut prendre le mors aux dents et m'emporter au milieu des ennemis, en sorte qu'il faudra m'attacher à la selle, si l'on veut que je reste sur l'animal, et le retenir par la bride.

ADIMANTE. C'est moi, Samippe, qui conduirai la cavalerie. Lycinus commandera l'aile droite. Il est bien juste que tu me donnes un poste important, moi qui t'ai fait présent de tant de médimnes d'or monnayé.

SAMIPPE. Nous allons demander aux cavaliers eux-mêmes, Adimante, s'ils veulent t'agréer pour commandant : "Cavaliers, que ceux qui veulent avoir Adimante à leur tête lèvent la main !" Tu le vois, Adimante, ils l'ont tous levée. Mets-toi donc en tête de la cavalerie, et que Lycinus se place à l'aile droite. Notre ami Timolaüs prendra la gauche. Moi, je vais me placer au centre, selon l'usage des rois de Perse, quand ils commandent en personne. Maintenant, marchons vers Corinthe en franchissant les montagnes, après avoir adressé des vœux à Jupiter, protecteur des rois. Nous soumettons la Grèce entière. Personne ne peut résister à notre nombre ; nous sommes vainqueurs sans combattre. Embarquons-nous sur les trirèmes ; faisons monter la cavalerie sur des vaisseaux de transport que nous trouvons tout prêts à Cenchrées. avec du blé en quantité suffisante, ce qu'il nous faut de navires, et le reste ; voguons vers l'Ionie à travers la mer Égée. Là, nous offrons un sacrifice à Diane ; nous prenons sans peine toutes les villes sans défense, nous y laissons des gouverneurs et nous marchons sur la Syrie, à travers la Carie, la Lycie, la Pamphylie, les Pisidiens, la Cilicie maritime et la Cilicie montagnaise, et nous voici sur les bords de l'Euphrate.

LYCINUS. Grand roi, laissez-moi, s'il vous plaît, satrape de la Grèce. Je suis timide de ma nature, et je craindrais de me voir si longtemps éloigné de mes foyers. Vous me paraissez déterminé à marcher contre les Arméniens et les Parthes, peuplades belliqueuses et très adroites à manier l'arc. Confiez donc l'aile droite à un autre, et permettez-moi, nouvel Antipater, de demeurer en Grèce, de peur qu'aux environs de Suse ou de Bactres quelque flèche ennemie ne vienne percer au défaut de l'armure le malheureux chef de votre phalange.

SAMIPPE. Tu désertes, Lycinus, en vrai poltron. La loi condamne à perdre la tête tout soldat convaincu d'avoir abandonné son poste. Mais puisque nous sommes près de l'Euphrate, sur lequel nous avons jeté un pont, que, derrière nous, toutes les provinces sont tranquilles et soumises à l'autorité des gouverneurs établis par moi dans chaque pays ; qu'enfin j'ai fait partir celles de mes troupes qui doivent m'assurer la conquête de la Phénicie, de la Palestine et de l'Égypte, passe le fleuve le premier, Lycinus, à la tête de l'aile droite ; je te suis, et Timolaüs vient après moi. Toi, Adimante, amène la cavalerie sur nos pas. Nous traversons la Mésopotamie sans rencontrer aucun ennemi. Tous les peuples, au contraire, se rendent spontanément avec leurs citadelles. Nous arrivons à l'improviste devant Babylone ; nous entrons dans ses murs ; nous sommes maîtres de la ville. Le roi qui séjourne près de Ctésiphon apprend notre irruption soudaine. Il s'avance jusqu'à Séleucie, et se prépare à la bataille en appelant à lui une nombreuse cavalerie, des archers, des frondeurs. Nos espions nous rapportent qu'il a réuni plus d'un million de combattants, parmi lesquels deux cent mille archers à cheval, sans parler des renforts qu'il attend d'Arménie et des peuples voisins de la mer Caspienne et de la Bactriane, mais en ne comptant que les troupes levées dans le voisinage et, pour ainsi dire, dans les faubourgs de la capitale, tant il a eu de facilité à mettre tous ces milliers d'hommes sous les armes. Il est temps de voir maintenant ce qu'il nous convient de faire.

ADIMANTE. Moi, je suis d'avis que vous, fantassins, vous marchiez contre Ctésiphon, tandis que nous autres, cavaliers, nous restons ici à garder Babylone.

SAMIPPE. Et toi aussi, Adimante, tu recules devant le danger. Quel est ton avis, Timolaüs ?

TIMOLAÛS. De marcher avec toutes nos troupes à la rencontre des ennemis, sans attendre qu'ils se soient préparés à nous bien recevoir. De toutes parts il leur survient des alliés. Attaquons-les, pendant que ces nouveaux adversaires sont encore en chemin.

SAMIPPE. Très bien ; et toi, Lycinus, qu'en dis-tu ?

LYCINUS. Moi, je te dirai que, comme nous sommes fatigués d'avoir marché sans désemparer, depuis ce matin que nous sommes descendus au Pirée, et que nous venons de faire à peu près trente stades par un soleil ardent et en plein midi, je suis d'avis de nous reposer ici quelque part, sous ces oliviers, et de nous asseoir sur cette colonne renversée. Après quoi, nous nous lèverons et nous achèverons tranquillement notre route jusqu'à la ville.

SAMIPPE. Eh quoi ! mon cher ami, tu te figures être encore à Athènes, tandis que tu es dans la plaine de Babylone, campé devant ses murailles, entouré de nombreux soldats, et délibérant sur la guerre ?

LYCINUS. Tu me le rappelles. Je croyais être encore dans mon bon sens. C'est à toi de donner ton avis.

SAMIPPE. En ce cas, marchons, si bon vous semble et si vous êtes des gens de coeur dans le danger : n'allez pas manquer à vos sentiments patriotiques. Voici les ennemis. Le mot d'ordre est Mars. Dès que la trompette aura donné le signal, jetez le cri de guerre, frappez sur vos boucliers avec le fer de vos lances, précipitez-vous dans la mêlée, pénétrez à travers les flèches pour éviter les coups des archers en ne leur laissant pas le temps de faire voler leurs traits. Nous voilà aux prises. L'aile gauche et Timolaüs ont mis en fuite les Mèdes qui leur étaient opposés ; le combat se soutient à armes égales dans l'endroit où je suis ; j'ai affaire aux Perses, leur roi en tête ; mais la cavalerie des barbares s'avance en bon ordre contre l'aile droite. Allons, Lycinus, montre que tu as du coeur, et engage tes soldats à soutenir vigoureusement le choc.

LYCINUS. Voyez la chance ! Toute la cavalerie vient fondre sur moi, et je suis le seul qu'elle ait jugé à propos d'attaquer. Ma foi ! pour peu qu'elle me presse, je vais me sauver et me réfugier dans cette palestine, en vous laissant continuer la guerre.

SAMIPPE. Pas du tout ; tu es vainqueur à ton tour. Moi, comme tu le vois, je vais combattre corps à corps avec le roi : il me défie, et il serait tout à fait honteux de reculer.

LYCINUS. Ah ! par Jupiter, te voilà blessé par lui dès le premier instant ; car il est digne d'un roi d'être blessé en combattant pour sa puissance.

SAMIPPE. Tu as raison. Seulement, ma blessure est légère : elle ne porte sur aucun endroit apparent du corps, et je n'ai pas à craindre quelque cicatrice qui me défigure. Mais vois donc avec quelle vigueur j'attaque mon adversaire ; d'un seul coup de javalot je le perce d'outre en outre, lui et son cheval. Il tombe ; je lui tranche aussitôt la tête ; je lui arrache son diadème, et je deviens roi : tous se prosternent devant ma royauté. Barbares ! à genoux ! Quant à vous autres, Grecs, je ne veux vous dicter des lois qu'en qualité de stratège. Après cela, songez combien de villes je vais fonder qui porteront mon nom, combien j'en détruirai d'autres de fond en comble, après les avoir prises d'assaut, pour les punir d'avoir insulté à ma puissance. Je me vengerai surtout du riche Cydias, qui, lorsqu'il était mon voisin, me chassa de son champ parce que j'empiétais un peu sur ses limites.

LYCINUS. Arrête-toi, Samippe ; il est temps, après être sorti vainqueur d'un si terrible combat, de retourner à Babylone, pour y célébrer ta victoire dans des festins. Mais déjà ton empire a excédé le nombre de stades voulu, et c'est maintenant le tour de Timolaüs de souhaiter ce qu'il lui plaira.

SAMIPPE. Eh bien, Lycinus, que te semble de mes souhaits ?

LYCINUS. Ils sont beaucoup plus pénibles, étonnant monarque, et bien plus audacieux que ceux d'Adimante. Au moins vivait-il dans les plaisirs, présentant à ses convives des coupes de deux talents ; mais toi, blessé dans le combat, dévoré nuit et jour par les craintes et les inquiétudes, tu avais à redouter non seulement les entreprises de tes ennemis, mais encore mille embûches, l'envie de tes familiers, la haine, la flatterie. Tu n'avais aucun ami véritable : ceux qui te paraissaient le plus dévoués ne l'étaient que par la crainte ou par l'espérance. Nulle jouissance, même en songe, d'un plaisir pur ; mais une vaine gloriole, de la pourpre brodée d'or, un ruban blanc sur le front, des doryphores marchant devant toi, puis un labeur incessant, une foule d'amertumes. Il faut sans cesse ou délibérer sur les mouvements connus de l'ennemi, ou rendre la justice, ou envoyer des ordres à tes sujets. Une nation se révolte, une autre envahit les frontières de ton empire ; toujours des craintes, toujours des soupirs : en un mot, tout le monde, excepté toi, t'estime heureux. Et puis, n'est-ce pas humiliant d'être exposé aux mêmes maladies que les simples particuliers ? La fièvre ne distingue pas en toi le monarque ; la mort ne craint pas tes doryphores ; sans respect pour le diadème, elle arrive quand il lui plaît et t'emporte tout en larmes. Te voilà précipité du faite des grandeurs, arraché du trône, foulant la même route que le commun des hommes, confondu et chassé avec le troupeau des morts, laissant sur la terre une tombe élevée, une haute colonne, une pyramide aux arêtes bien dessinées, monuments d'une vanité posthume et désormais insensible. Ces statues, ces temples que les villes ont élevés pour te faire la cour ; ce grand nom, ces titres fastueux, tout cela s'évanouit peu à peu et se perd dans l'oubli. Mais, durerait-ils un temps plus considérable, quelle jouissance peuvent-ils procurer à qui ne les sent plus ? Tu vois que de soucis, de craintes, d'inquiétudes et de travaux tu auras à supporter vivant, et le fruit que tu en recueilleras en passant dans l'autre monde.